

# Hommage à Christian DUQUOC

1926 - 2008



« La souveraineté du Christ renvoie à Jésus de Nazareth qui a préféré, dans son parcours, écarter la toute-puissance imaginaire et assumer le risque qu'encourent en ce monde la justice fragile et l'amour discret. Il a estimé plus bénéfique aux hommes ce retrait hors de tout éclat. Le Ressuscité par le don de l'Esprit invite l'Eglise et les croyants à suivre un chemin analogue: il rompt avec l'espoir illusoire, il ouvre à une espérance lucide et solide, il a pour socle la foi qui surmonte le doute engendré par l'éclat tamisé du Règne qui vient. »

*L'unique Christ*, Cerf, 2002, p. 255.

Le frère Michel DEMAISON est prieur du Couvent Saint-Abraham, où vivait Christian Duquoc. Nous présentons ici le texte qu'il a lu lors de l'ouverture de la messe de funérailles.

## Michel DEMAISON

### Le secret d'une vie féconde

« (...) En toute mort humaine, il est question de l'unique Pâque du Christ. C'est vers lui que monte notre action de grâce pour tout ce que nous avons reçu, depuis des décennies, de la personne et du travail de notre frère. C'est le Christ que nous prions pour qu'il accorde la plénitude de sa vie à celui que nous avons tant de peine à reconnaître sous les traits de la mort. Lui qui fut, jusqu'à ses tout derniers jours, si vif, si attentif à saisir les reflets de la beauté sur cette terre, si réactif à la rumeur du monde selon qu'elle venait nourrir sa sourde angoisse devant le tragique ou sa gaieté devant les drôleries de l'existence ; lui qui était si prompt à s'indigner des propos infondés, complaisants ou convenus, qu'ils proviennent des médias ou de personnalités de la société et des Eglises, il ne lui fallut que trois jours pour avancer, dans un silence inhabituel, vers le face-à-face avec ce Dieu dont il avait tant parlé et écrit, avec assurance et perplexité à la fois ; trois jours pour laisser s'approcher Celui dont la rencontre ouvre sur une éternelle nouveauté qui ne cessera de le combler. Car Christian Duquoc ne redoutait rien tant que l'ennui, qui naît de la répétition, de la stagnation, du remplissage bavard et creux, et aussi des formalités académiques et ecclésiastiques.

Sa vie de religieux et de prêtre suit le tracé d'un sillon vers lequel convergent toutes les tâches qu'il s'est données, tous les engagements qu'il a pris. La ligne en est fixée au moment où il choisit de faire profession dans l'Ordre des Prêcheurs, en 1949. Cet axe sera le travail théologique. Mais ce qui le passionne,

c'est que la théologie soit relancée, fécondée, souvent défiée, par les courants philosophiques et culturels de la modernité. Le complément inséparable en sera donc la transmission, ou la prédication au sens large, à des destinataires sans exclusive. Le devoir de partager et de discuter est pour lui aussi important que l'investissement dans la recherche et l'écriture. D'ailleurs ses ouvrages sont le plus souvent construits comme des confrontations longuement argumentées avec des pensées différentes, à l'intérieur du christianisme et bien au delà de ses frontières.

Je n'insiste pas sur l'ampleur de son oeuvre théologique, sur son originalité et son retentissement (...). Je soulignerai seulement l'étonnante disponibilité de Christian à répondre aux nombreuses sollicitations venant des groupes les plus divers de pays francophones, venant d'organismes de colloques, de sessions, de débats publics, de rédacteurs de revue. Je ne citerai que *Lumière et Vie* où il a publié une soixantaine d'articles et qu'il a dirigée plusieurs années. Depuis toujours cette forme de transmission rapide et directe a complété celle des ouvrages de longue haleine. C'était le signe de sa volonté d'écrire au présent - ni à la mode du passé ni avec des prétentions de perpétuité -, de s'inscrire dans le présent de la vie du monde, de la vie de l'Eglise, de la vie des gens tout simplement, écoutant leurs perplexités, comprenant leurs requêtes et refusant les réponses simplistes.

Fidèle la ligne choisie et à des convictions tôt forgées, doté d'une grande acuité intellectuelle et d'un tempérament impulsif, Christian Duquoc a souvent pris, sur des problèmes théologiques et ecclésiastiques disputés, des positions novatrices, décalées par rapport à des discours classiques et à des pratiques routinières. Il tolérerait mal que des directives qualifiées par lui de bureaucratiques interviennent sur la réflexion théologique qu'il ne concevait pas amputée de sa distance critique. C'est un fait irrécusable dont ses écrits témoignent et qui a pu indisposer quelques responsables hiérarchiques, sans qu'il fût jamais, semble-t-il, sommé de s'expliquer sur sa doctrine. Sans doute est-ce cette image qui reste dans la mémoire de beaucoup.

Mais pour qu'elle ne trahisse pas la finesse de son esprit et la signification de son projet intellectuel, je voudrais y ajouter une touche qu'une fréquentation quotidienne de l'homme

m'autorise. Ses engagements de théologien, de dominicain, il les a conduits sous le signe d'une belle intrépidité, certes, mais aussi avec le souci de la plus grande objectivité possible ; je veux dire qu'il s'est toujours gardé des emballements émotionnels, du suivisme et des slogans, des divers modèles de prêt à penser et de langue de bois. Avant d'en parler, il lisait intégralement les documents officiels, qu'ils soient magistériels ou de moindre autorité, et il était souvent en désaccord avec la présentation lapidaire et partielle qu'on en fait dans la presse et ailleurs. Cette volonté sourcilleuse de ne pas se laisser déborder ou utiliser allait de pair avec le plaisir de lancer des pointes légèrement provocatrices, pas forcément dans le sens attendu, dont il guettait les effets par-dessus ses lunettes sur un auditoire pris à contre-pied.

La distance de Christian vis-à-vis des expressions non maîtrisées de la subjectivité s'est traduite, dans le domaine spirituel, par une extrême pudeur dans la confiance, et aussi par ses réserves, parfois excessives, sur la façon dont d'autres, laïcs ou religieux, vivent et communiquent cette dimension essentielle de la vie chrétienne. Mais il faut prendre avec humour, comme il nous y inviterait lui-même, ses appréciations globales sur ce qu'il appelait « la piété ». Au-delà d'une allergie au sentimentalisme en matière religieuse, j'y vois une attitude en cohérence avec un thème récurrent de sa théologie, celui de la discrétion. On sait la richesse de sa palette quand il applique ce mot au mystère de Dieu, à la présence du Christ en notre humanité, à l'action de l'Esprit Saint dans l'histoire. On peut l'étendre à l'expression de sa foi qui se réalisait sobrement, selon la tradition de l'Ordre, dans le cadre de la liturgie des heures et de l'eucharistie.

Il était pourtant, je crois, assez spirituel pour ne pas rabattre les exigences de la vie théologale sur celles du travail théologique, et qui sait si une tristesse enfouie ne l'habitait pas, de reconnaître qu'il n'était pas un saint ? La discrétion marquait aussi ses relations avec ses frères dominicains et sans doute plus généralement, sauf peut-être avec sa famille et quelques personnes proches. En tout cas, elle n'était pas de l'indifférence, car il savait montrer de l'attention, de la délicatesse et de la générosité ; ce n'était pas non plus un repli sur son quant-à-soi, tant il avait besoin de partager ses découvertes, ses indignations, son étonnement devant ce qui lui paraissait « inouï », pour reprendre un de ses mots familiers.

Quel est donc le secret d'une vie qui fut aussi féconde, sans jamais donner l'impression d'être totalement absorbée, aliénée, par le travail ? C'est sûrement le fruit de ses dons : une intelligence rapide, une aisance d'écriture, une facilité pour assimiler des lectures qui étaient comme des voyages ininterrompus à travers tous les continents de la culture... Mais, plus profondément, je chercherais la clé du côté d'une disposition intime, existentielle, qui était faite de détachement : il détruisait ses cours chaque année, n'accordait qu'une valeur périssable à ses écrits et tenait à distance ses états d'âme. Sain détachement, et en même temps engagement joyeux pour détecter, en une quête infatigable, ce qui s'offre à penser dans notre histoire énigmatique, et surtout ce qui s'offre à penser dans le phénomène chrétien qui ajoute le mystère à l'énigme.

Enfin, je ne crains pas d'avancer que la source cachée de ce détachement et de cet engagement n'est pas ailleurs que dans l'attachement du frère Christian à la personne de Jésus, que l'amour du Christ en qui il a mis sa foi, en qui il a cherché la vérité de son existence ici-bas, par qui il a réalisé sa part de liberté. Je m'aperçois que je n'ai pas encore écrit ce nom, liberté. Comment est-ce possible qu'il ne soit pas venu, ce mot si souvent associé à celui de Duquoc ? C'est possible parce que nous savons bien, comme lui le savait, que nous ne sommes vraiment libres que libérés par le Christ, le seul totalement libre, pleinement vivant. (...) »

**Michel DEMAISON**

Isabelle CHAREIRE enseigne la théologie dogmatique à l'Université Catholique de Lyon. En 1998, elle a publié sa thèse sur *Ethique et grâce. Contribution à une anthropologie chrétienne* (Cerf). Elle a bien connu Christian Duquoc, à la fois à cette Université où elle a suivi ses cours, puis travaillé en sa compagnie, en particulier à la revue *Lumière & Vie*, où elle lui a succédé à la direction de la rédaction.

## Isabelle CHAREIRE

### La liberté d'un théologien

Christian Duquoc a largement participé à la vie et à l'élaboration de *Lumière & Vie* : comme auteur (l'index du site internet recense 59 articles de sa plume entre 1956 et 2008) et comme directeur (de 1992 à 2000). À l'occasion du cinquantenaire de la revue, il proposait une relecture de ses évolutions. À partir d'une lecture aléatoire des articles parus dans les 250 numéros alors publiés, il esquisse les grands traits des dominantes éditoriales selon les époques. Ce parcours le conduit au constat de la dépendance théologique à l'égard de l'actualité, non pour la déplorer, mais pour montrer le caractère contextuel de la théologie :

« *Lumière & Vie* n'a cessé de pratiquer [la théologie contextuelle] avec plus ou moins de discernement, elle ne réduisit pas la foi à une réalité abstraite, elle l'entendit en son effectivité sociale et ecclésiale, elle oublia rarement l'ambivalence culturelle et religieuse du christianisme. [...] La revue a essayé, avec plus ou moins de bonheur, de comprendre ce qui advenait pour le croyant, en vue de lui faciliter décision et action. Elle le fit avec beaucoup de liberté, consciente que celle-ci n'est jamais pleinement acquise, tant les pressions de l'opinion ou les prudenances des responsables invitent à y renoncer. "À tous les repas pris en commun, écrivit René Char évoquant la Résistance, nous

invitons la liberté à s'asseoir. La place demeure vide, mais le couvert reste mis". »<sup>1</sup>

Ce regard lucide porté sur l'acte théologique témoigne de ce que fut le souci de Christian Duquoc tout au long de son œuvre de théologien : nouer réalisme et rigueur pour une pensée de liberté. Réalisme, car il s'agit de tenir compte du réel dans tous ses aspects, du plus heureux au plus tragique ; rigueur, puisqu'il convient de ne pas se laisser asservir aux passions : l'engagement et les affects ne doivent pas obscurcir l'analyse lucide. La tâche du théologien est de garder distance en même temps qu'attention au réel pour produire une pensée libre et féconde.

Je propose de faire ici, à mon tour, des sondages aléatoires - selon le mot qu'il affectionnait - dans les articles rédigés pour *Lumière & Vie* et de nouer autour de quelques citations les grandes thématiques de son œuvre.

## Une théologie en dialogue

« La théologie m'a toujours intéressé. Cet intérêt est né à partir de la littérature. Pendant la guerre, j'étais alors adolescent, j'ai lu Dostoïevski. Celui-ci m'a conduit à réfléchir aux questions des rapports de l'homme avec Dieu et au problème du messianisme. Plus tard, j'ai lu *À la recherche du temps perdu* et de nombreux autres romans. De ces lectures s'est dégagée une vision des choses étrangère aux ouvrages classiques de théologie. Je n'ai jamais abandonné cette pratique. Depuis quelques années, je me suis fortement investi dans la lecture d'écrits asiatiques »<sup>2</sup>.

Lors de notre dernière rencontre, en juillet dernier, Christian m'avait apporté deux romans américains, *Les chutes* de J.C. Oates et *La route* de C. Mc Carthy. Le premier raconte l'histoire d'une femme dont le mari se suicide le lendemain de leurs noces ; le second retrace le voyage d'un homme seul avec son enfant, à travers une planète désolée, suite à un événement dont nous ignorons la nature mais qui a laissé partout mort et désolation. Deux ouvrages qu'il vaut mieux éviter de lire par temps de grosse déprime ! Au terme de ces deux odyssées tragiques, une fragile lueur d'espoir naît : à l'automne de sa vie, Ariah se

1. « *Lumière & Vie* : histoire théologique des variations », in *Le cinquantenaire : Audace et fidélité, Lumière & Vie* (abrégé désormais *L&V*) n° 251, juillet-septembre 2001, p. 57.

2. « Conversation Joseph Moingt / Christian Duquoc », in *L&V* n° 276, octobre-décembre 2007, p. 7.

réconcilie avec elle-même et avec son histoire ; le père mort, l'enfant est recueilli par un couple.

Ces récits témoignent de ce goût de Christian Duquoc pour la littérature, témoin des angoisses, de la quête humaine d'un sens. Sa lucidité à l'égard du tragique de la condition humaine ne le conduisait pas à une complaisance morbide à l'égard du malheur mais bien plutôt à chercher les signes, aussi ténus soient-ils, de l'espérance qui habite l'histoire des hommes et des femmes. En témoigne cet unique passage coché dans le livre de McCarthy : « Et peut-être qu'au-delà de ces vagues en deuil il y avait un autre homme qui marchait avec un autre enfant sur les sables gris et morts » (p. 189 de la traduction française).

Dans l'entretien avec Joseph Moingt, il évoquait également comment il avait été marqué par les théologies de la libération, notamment par Gustavo Gutiérrez qui fut son étudiant à Lyon ; dans *Libération et progressisme*, il reconnaît que les théologies de la libération l'ont conduit à passer d'une pensée trop définie « par la seule tradition scolaire et universitaire » à une théologie préoccupée par la violence qui habite l'histoire<sup>3</sup>. C'est bien une théologie soucieuse du temps qu'elle habite que Christian Duquoc a élaborée.

3. *Libération et progressisme. Un dialogue entre l'Amérique latine et l'Europe*, Cerf, 1987, p. 9.

### Jésus le messie de Dieu

« Que Jésus soit descendu aux enfers pour en remonter vivant marque l'espace libre donné à l'action de l'homme. Aucune puissance ne pèse sur la liberté, si ce n'est son instinct de néant. La tradition chrétienne a toujours lié péché et mort. Ce lien n'est pas facile à expliciter. Il est sans doute peu conceptualisable, mais il dit quelque chose de fondamental sur l'homme : la mort n'est pas extérieure à sa liberté. Le destin est donc forgé par l'homme lui-même. Toute lutte contre le destin est donc une remontée des enfers. Car, en Jésus, c'est l'humanité totale qui est prise dans ce mouvement de libération. Celle-ci se réfracte en niveaux infiniment divers, depuis le médecin qui découvre un moyen de lutter contre le cancer jusqu'à celui qui fait reculer le mal personnel par une simple parole de consolation. Le Christ ne se substitue pas à l'homme dans cette maîtrise du destin. Il suscite, ouvre, forme à ce combat. Quand le dernier ennemi sera



vaincu, la mort, Jésus remettra alors son Royaume à son Père. Mais pour l'instant l'humanité ne cesse de descendre aux enfers et, par la grâce du Christ, en remonter. L'espérance chrétienne, dont Péguy nous dit qu'elle fait l'admiration de Dieu, est la traduction pratique de l'affirmation de notre *credo* : Le Christ est descendu aux enfers, il est ressuscité »<sup>4</sup>.

Dans cet article de 1968, Christian Duquoc montre comment ce thème de la descente du Christ aux enfers, introduite dans le *Credo* au quatrième siècle, doit être démythologisée, c'est-à-dire pensée non selon les représentations de la culture ancienne mais selon celles de nos contemporains. Cette figure sera donc analysée selon un registre non plus cosmologique mais anthropologique, afin d'en découvrir la signification originale : « Interpréter, c'est changer le registre d'images afin de remettre en lumière la visée première, la seule qui importe au croyant » (p. 47). La citation mise en exergue ci-dessus synthétise des thèmes que l'on retrouve dans l'ensemble de son œuvre : Jésus, homme libre, et Christ libérateur, non pas contre le gré de l'homme mais selon la messianité originale qui apparaît dans l'événement Jésus le Christ. Le Messie de Dieu ne vise pas à se substituer à la liberté et à la responsabilité humaine mais à les renouveler par le don de l'Esprit.

En 1974, il publie *Jésus, homme libre. Esquisse d'une christologie*<sup>5</sup> où apparaît son souci de lier Jésus et Christ pour comprendre le Dieu qu'il révèle et, en 1977, *Dieu différent. Essai sur la symbolique trinitaire*<sup>6</sup> approfondit le dogme trinitaire qui est la marque de l'originalité du Dieu chrétien. Il reprend ces questions dans un ouvrage, plus ardu sans doute - mais que je considère, avec *Dieu partagé*, comme un de ses ouvrages majeurs : *Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu. Essai sur la limite de la christologie*<sup>7</sup>. Après une première christologie jugée par lui comme trop définie par des questions étroitement universitaires<sup>8</sup>, cet ouvrage pense la double nature du Christ à partir de la notion d'unité différenciée. La théologie de l'unité différenciée articule l'histoire du Nazaréen et la confession de foi pascale sous un triple mode : découvrir dans la vie du Jésus prépascale les marques anticipatrices de la résurrection ; comprendre la liberté de Jésus à l'égard de la mort, non comme une occultation de celle-ci, mais comme le choix d'une attitude prise au croisement

4. « La descente du Christ aux enfers. Problématique théologique », in *L&V* n° 87, mars-avril 1968, p. 62.

5. Publié au Cerf. En 2003, une réédition revue et augmentée est parue chez le même éditeur.

6. *Dieu différent* est également publié au Cerf.

7. Publications de la Faculté de théologie de l'Université de Genève ; 9, Genève, Labor et fides, 1984.

8. *Christologie. Essai dogmatique : I. L'homme Jésus*, *Cogitatio fidei* 29, Cerf, 1968, *II. Le Messie*, *Cogitatio fidei* 72, Cerf, 1972.

de deux expériences : la foi inconditionnelle en la Promesse et l'expérience de l'injustifiable oppression.

Christian Duquoc souligne le caractère paradoxal du messianisme chrétien : « Jésus écarte la pathologie de la messianité : désirer ce que détient l'oppresseur. Il rend la messianité à sa valeur prophétique : la promesse de Dieu à l'opprimé, c'est qu'il n'y ait ni oppresseurs, ni processus d'exclusion »<sup>9</sup>. Cette christologie ouvre à une pneumatologie et à une perspective trinitaire originales : l'Esprit est le signifiant de l'écart entre Christ et Dieu : « Il désigne la distance infranchissable entre l'action de Jésus et Celui qu'il évoque : Dieu. Si question de Dieu il y a, elle ne surgit pas d'abord de la contingence ou de la négativité du monde, mais dans l'espace ouvert par l'originalité messianique de Jésus »<sup>10</sup>. En 2002, il remettra sur le métier une nouvelle approche christologique.

9. *Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu*, op. cit. p. 176.

10. *Id.* p. 255.

*L'unique Christ*<sup>11</sup>, informé par les récentes recherches historiques sur l'enracinement juif de Jésus, tente de comprendre l'unicité du Christ dans le contexte de rupture et de division qui a marqué le christianisme dès son origine : brisure entre Israël et l'Église, division des Églises, etc. Les théologies, écrit-il « se heurtent désormais à une question plus radicale [que celles des années '70] parce que moins imaginaire, plus historique : le caractère central du Christ, expression première de la foi en son unicité révélatrice et salvatrice, mis en difficulté par les pluralités religieuses, le déchirement judéo-chrétien et les cassures internes. C'est ce défi historique, et non plus philosophique ou anthropologique, qui est le socle de l'élaboration christologique proposée. »<sup>12</sup> Cette conscience aiguë de l'historicité s'accompagne d'une préoccupation constante pour les questions posées par l'institution ecclésiale.

11. *L'unique Christ. La symphonie différée*, Cerf, 2002.

12. *L'unique Christ...*, op. cit. p. 25, note 1.

## Une Église au service de la Parole

« Le magistère, malgré son style souvent péremptoire, déclamatoire ou hyperbolique, n'est enfermé ni dans la tristesse ascétique, ni dans le sérieux sans faille. Il trahit une légèreté si subtile à l'égard de son passé que beaucoup la manquent. Elle signifie que la vérité de Dieu n'étant pas sa propriété, il ne peut en discourir que dans l'imperfection, conscient de la distance

qui le sépare de l'Absolu. Un magistère catholique qui ne serait pas habité par cet humour singulier, au second degré, risquerait de céder au fanatisme. L'Esprit l'en garde en ne cessant de manifester par la souplesse du peuple chrétien ou sa fronde que nulle décision humaine ne peut incarner sans distance l'Absolu. L'humour naît de cet écart. »<sup>13</sup>

13. « Rire, humour et magistère », in *Le rire : thérapie du fanatisme L&V* n° 230, 1996/5, p. 73.

Dans ce numéro de *Lumière & Vie* pour lequel le comité de rédaction avait joyeusement réfléchi sur le thème du rire, Christian Duquoc écrivit un éditorial où il souligne que le rire fait meilleur ménage avec le sérieux et la spiritualité authentique qu'avec l'intolérance, l'intégrisme et le fanatisme. C'est en ce sens qu'il propose un article sur un rapprochement apparemment incongru entre l'humour et le magistère : manière d'exprimer que la lucidité et l'humilité de l'institution ecclésiale à l'égard de ce dont elle a charge de se porter garante est essentielle si elle veut assumer cette tâche dans la fidélité à l'esprit évangélique.

L'insistance sur la messianité originale du Christ qui se dépossède de tout pouvoir, ne le conduit pas à évacuer la nécessité des réalités institutionnelles. Deux livres abordent cette question : *Des églises provisoires*, dans une perspective œcuménique, alors que « *Je crois en l'Église* » est davantage marqué par les problématiques internes à l'Église catholique romaine<sup>14</sup>. Mais, dans l'un et l'autre, il s'agit de penser la tension entre la nécessité des institutions et leur précarité - précarité non seulement historique, mais aussi eschatologique, car elles ne sont pas à elles-mêmes leur propre fin. Le sens aigu de la précarité des institutions, eu égard à l'absolu du Règne qui vient, ne le conduisait pas à sous-estimer leur nécessité mais à exiger davantage de lucidité et de modestie de leur part.

14. *Des Églises provisoires. Essai d'ecclésiologie œcuménique*, Cerf, 1985 ; « *Je crois en l'Église* ». *Précarité institutionnelle et Règne de Dieu*, Cerf, 1999.

En 1989, Christian Duquoc s'interrogeait ainsi dans un opuscule consacré à une réflexion sur le statut des femmes et des laïcs dans l'Église : « Existe-t-il un espoir que les intuitions généreuses de Vatican II sur le "service" comme forme de ministère, puisse effectivement évincer l'idéologie et la pratique attachées à la domination du symbole de "pouvoir sacré" ? »<sup>15</sup> Prenant à bras le corps des questions aujourd'hui encore irrésolues, il en traitait avec sérénité et acuité et soulignait les difficultés posées par les contradictions entre ce que l'Église proclame et ce qu'elle met effectivement en pratique.

15. *La femme, le clerc et le laïc. Œcuménisme et ministère*, (Entrée libre 4), Genève, Labor et fides, 1989, p. 66-67.

En effet, son ecclésiologie se construisait non seulement à partir des livres, mais également avec ce qu'il apprenait des nombreux groupes d'Église avec lesquels il fut amené à travailler et dont il saisissait les questions et parfois le malaise. Il s'agissait pour lui de retrouver la sève vive de l'Église, qui est d'être, animée par l'Esprit, au service de la Parole : « Les institutions ecclésiales, dans le temps de l'émancipation, ont pour finalité majeure de soutenir le croyant dans sa foi et de l'inciter par ce soutien à la tolérance. Les institutions ecclésiales, en fonction du jeu démocratique de nos sociétés, devront se faire suffisamment discrètes pour que la Parole de Dieu tienne d'elle-même sa puissance : elle n'a nullement besoin d'une manipulation ecclésiale de la société ou de la politique pour fonder sa crédibilité. La foi se fait question dès lors qu'elle ne projette pas de dominer »<sup>16</sup>. Ce Dieu que les Églises ont pour tâche de désigner, c'est le Dieu de l'Alliance dont la présence-absence au monde n'a cessée d'habiter Christian Duquoc, non seulement théologiquement mais également existentiellement par la conscience aiguë qu'il avait du tragique de la condition humaine.

16. *Christianisme. Mémoire pour l'avenir*, Paris, Cerf, 2000. Le titre est de l'éditeur ; celui qu'il aurait souhaité est celui-ci : « La promesse et l'obstacle. Un parcours conflictuel de la foi » (p. 123).

### Dieu caché, Dieu fidèle

« La christologie a une fonction importante pour la pratique de l'Église. Si elle réussissait à établir qu'en régime chrétien, il est normal que Dieu soit en crise, les croyants cesseraient de voir dans la crise présente une dimension apocalyptique et destructrice d'espérance, ils la considéreraient comme l'horizon nécessaire de leur témoignage. Car là où Dieu est socialement évident et n'est l'objet d'aucune crise, il est notre production et non pas le Dieu de Jésus »<sup>17</sup>.

17. « Le dieu de Jésus et la crise de dieu à notre époque », in *Aux sources de la foi : Jésus de Nazareth, L&V* n° 134, septembre-octobre 1977, p. 127.

Christian Duquoc analysait ici la crise de Dieu dans la société occidentale des années '70 : les théologies dites de la mort de Dieu entérinent la requête des Lumières de l'autonomie du monde au nom de l'humanité de Dieu en Jésus. À cela, il répond que si le christianisme met bien Dieu en crise, ce n'est pas en évacuant sa transcendance mais en révélant la puissance subversive du Dieu de Jésus Christ. Dieu est libérateur car il est, non pas le dieu des philosophes, mais celui qui se laisse affecter par l'humanité souffrante.

Dieu à la fois affecté et caché : affecté par l'humanité souffrante ; caché, puisque c'est dans le silence et la discrétion que Dieu se rend présent au monde. Face à cette question cruciale que constitue la présence de Dieu dans l'histoire, son dernier ouvrage, *Dieu partagé*<sup>18</sup>, la reprend au croisement de la trajectoire métaphysique occidentale et de l'espace biblique. « L'alliance, telle que la Bible la présente, compromet Dieu avec les mouvements contradictoires de l'histoire, la révélation de sa réalité n'étant pas d'ordre conceptuel, mais pratique. Ce mode de manifestation exige la patience autant que la passion de son initiateur. L'histoire est à la fois le lieu de son accusation : si Dieu existait, [...] il ne laisserait pas l'histoire à la déraison [...]. L'histoire est également le terrain de sa justification : selon l'Évangile le Seigneur se range aux côtés des exploités »<sup>19</sup>. La philosophie moderne en voulant détacher Dieu du particulier pour l'universaliser par le concept a débouché sur l'agnosticisme ou l'athéisme ; ce faisant, elle a paradoxalement fait apparaître le caractère subversif de l'idée d'incarnation de Dieu.

18. *Dieu partagé. Le doute et l'histoire*, Cerf, 2006.

19. *Dieu partagé, op. cit.* p. 286.

Dieu est partagé car, engagé dans l'histoire, son action est néanmoins inefficace tant qu'elle n'est pas relayée par son partenaire humain. Partagé aussi, parce que le projet de Dieu dépend d'un partenaire dont la faiblesse et le peu de fiabilité frappent d'un « coefficient d'incertitude »<sup>20</sup> la réalisation. On retrouve magistralement synthétisées dans ce dernier livre les grandes thématiques qui font la marque de la pensée de Christian Duquoc et le dialogue avec les grandes œuvres de la culture philosophique et contemporaine qui habite toute son œuvre.

20. *Id.* p. 296.

## Une théologie de l'écart

En 1991, il évoquait dans la Postface au numéro consacré à « la mort et les vivants », l'inouï de l'Alliance :

« La mort est ce qui, par essence, dit la non-maîtrise de l'être humain, sa finitude radicale. Elle est le non-savoir par excellence. Aussi est-elle dans son anticipation imagée ce qui requiert le croyant de se remettre intégralement à celui qui a la maîtrise de la mort parce que, Créateur, il a maîtrise de la vie. La foi désigne cet acte inconditionnel de remise à un Autre. Remise inconditionnelle de soi à un Autre mais pas à n'importe

quel autre puisque, dans la tradition biblique, le Créateur qui a la maîtrise de la vie et de la mort, fait Alliance avec les humains. L'Autre à qui l'on se remet parce que la mort nous démet de nous-mêmes est celui qui est fidèle et sans repentance dans son Alliance, expression de l'amour qu'il porte aux humains. La mort ôte tout faux-fuyant puisqu'elle supprime toute maîtrise. Si la relation est première, si la communication est la vie, un seul partenaire peut faire qu'elles ne se néantisent dans la mort : le Dieu fidèle »<sup>21</sup>.

21. « Postface : la mort et la foi », in *Lumière & Vie* n° 204, 1991, p. 114.

La théologie de Christian Duquoc est une théologie de l'écart et c'est pourquoi elle allie liberté et fidélité à un point tel qu'elle nous permet de comprendre que la condition d'une pensée vive et féconde c'est que, sans cesse, l'une et l'autre mutuellement se nourrissent. Au chagrin que nous laisse son départ impromptu se mêle la gratitude pour tout ce travail et cette œuvre qu'il nous lègue. Puissions-nous, les un(e)s et les autres, nous inscrire dans ce sillage d'une théologie de la confiance et de l'espérance, contre toutes les tentations de peur et de repli.

**Isabelle CHAREIRE**